

Des Corps et Conjonctures N° 10

D'une certaine manière, la création vivante se fabrique au fil des jours par la superposition des regards sur le cours des événements, par la combinaison et le tressage de nos différents états. Quand les questions se posent, les réponses ne surgissent pas comme la résolution d'une équation mathématique. Elles demandent du temps, résultent d'une combinaison métaphysique ou présentent même parfois un dénouement mystique. Souvent en fonction des différentes approches nous obtenons des réponses que nous considérons être les mieux adaptées ou les plus adéquates dans une situation donnée. Il est parfois judicieux de se détourner des doutes ou des imperfections qui survolent les temps de travail, nous savons que ces détournements trouveront leurs résolutions plus tard. Il nous vient parfois le sentiment que trop de choses sont dites ou exprimées, mais il n'est pas question d'éliminer dans l'immédiat ce qui pourrait nourrir ou enrichir la proposition, c'est encore une étape, souvent une des premières, qu'il faut laisser vivre, prendre toute sa place ; avant de se débarrasser de ce trop plein, il faut pouvoir s'en nourrir.

La création dite vivante consiste en partie à rendre palpable un court instant tout ce qui a trait au mystère, à l'insoluble, à l'imprévisible. Créer c'est un peu comme endosser le rôle de dompteur, nous apprivoisons les interrogations et la variabilité des états d'être, nous essayons d'en définir les contours afin de mieux les appréhender ; La bête que nous nous sommes mis en tête de révéler peut aussi se jeter sur nous ; être dévoré fait partie du jeu. Dans ce jeu de dévoration subsister est essentiel, il importe qu'il reste un bout de nous-même, aussi petit soit-il, afin que se régénèrent les fils du tissage productif de la création ;

Avoir la sensation d'être mangé, fini, vidé, est un signe. Cela augure souvent une incarnation remarquable de consistance. Cela sous entend une sorte d'effacement qui laisse place à tous les possibles.

Pour celles et ceux qui douteraient ou céderaient à la propagande, faute de connaître le quotidien ou l'état d'esprit qui innerve les circulations d'idées ou de pensées dans la création vivante, croyez qu'inventer le présent dans le don de soi est le contraire de la fainéantise, incarner ou inventer de la matière vivante est une acrobatie épuisante, travailler à l'incarnation dans la réciprocité des appétits entre le regard extérieur : le chorégraphe et l'acteur : le danseur, est un processus de production intensif où il est souvent question de repousser les limites de nos connaissances dans la complexité du rapports à soi et aux autres. Un procédé tendu de mise en liaison, un outil essentiel et salutaire fonctionnant à plein régime pour la société des femmes et des hommes. Faire ressurgir la poésie dans le temps de notre existence à travers l'expression créative artistique devrait être une priorité pour le devenir d'une société qui considère soigneusement les individus qui la composent. Aujourd'hui en France il est plutôt question d'esclavagisme avec une forme d'agression culpabilisante. Le gouvernement s'efforce de nous faire avancer coûte que coûte sur la voie de l'ultra-libéralisme, une voie menant à la décérébralisation des masses, à la rupture nette et franche entre les différentes couches sociales de nos collectivités, à l'abandon d'une espérance sur les orientations sociales de l'Europe en particulier.

Au passage

La définition du paysage culturel devrait s'appuyer sur l'empilement des connaissances, en particulier celles concernant les procédés multiples de la création ; Il devrait aussi laisser augurer l'existence de commissions averties. Commissions dont les paramètres de constitutions devraient s'établir avec autant d'exigence et au passage plus de cohérence, que ne sont leurs critères envers les œuvres et les compagnies pour lesquelles ils émettent un avis.

Au delà de l'essentielle sinon vitale activité intellectuelle et physique que nous procure notre activité de danseur et chorégraphe, c'est dans l'affirmation d'une identité visible et lisible que réside en théorie la clé d'accès à des fonds publics pour subvenir à la mise en œuvre des projets de création. Une activité souvent remise en cause, re-questionnée, filtrée, pour atteindre la définition d'un langage identifiable. Une identité reconnue est par définition absorbée. Elle aura été façonnée avec le temps par la pratique et l'expérience. Elle aura été inévitablement considérée, évaluée par un groupe de gens appartenant à une ou plusieurs institutions qui sont censées réguler et définir les constituants du champ culturel sur le territoire national ou régional ;

Une des aberrations du système envers lequel nous sommes dépendants est que l'avenir d'une œuvre, d'une création et de son processus dépend souvent de la décision d'une commission qui dans certain cas n'a jamais vu le travail pour lequel il doit donner son avis.

Le schéma de melting-pot décisionnaire est très ennuyeux car les membres de ces commissions sont censées maîtriser les sujets pour lesquels ils sont choisis et échanger des points de vue avec l'ensemble des autres membres. Je suis moi-même générateur d'incompétences quand la conjoncture et les difficultés liées à la structuration de la compagnie me pousse dans des champs d'activité qui ne sont pas les miens.

Faut-il se résoudre à admettre que ces commissions ne sont que de paille, mises sur pied à la va-vite pour créer des interstices virtuelles entre le pouvoir central et la réalité de ses objectifs ?.

Comment imaginer un débat sérieux et réaliste sur l'ensemble du parcours d'un artiste quand, par exemple, certains « experts » ne savent même pas de qui l'on parle. C'est tout à fait indécent et scandaleux de mépriser à ce point certains membres de la famille artistique et de lui opposer des négligences aussi grossières ; La réalité du terrain ne semble pas leur importer ; mais quel sens donner à une décision qui penche d'un côté ou de l'autre quand on ne cherche pas véritablement à rencontrer l'œuvre dans sa construction avec ses acteurs.

D'autre part et pour changer de sujet, je voudrais revenir sur ce que nous autres artistes ne sommes pas toujours compétents pour assurer des rôles d'animateurs sociaux. Nos fonctionnements peuvent être très divers et nous pouvons voir nos moteurs d'inspiration ou de création prendre le pas sur nos compétences liées à l'enseignement ou à nos dispositions pédagogiques. Considérons que le social existe aussi dans l'œuvre en tant que telle. Même si sa destinée se cantonne à la présentation dans un théâtre : sa valeur socialisante n'est pas à considérer autrement que réelle et significative.

Le dépassement de soi pour inventer un monde nouveau peut signifier à force, l'émergence quasi immédiate de ce que nous sommes justement en train d'essayer de combattre.

Nous savons que si nous voulons réellement proposer l'union ou une espèce de force commune nous devons peut-être laisser de côté certaines idées pour favoriser l'entente dans le collectif et avancer dans le sens d'une meilleure lisibilité de notre pensée commune. Qu'est ce qui nous paraît essentiel et urgent de sauvegarder dans le contexte actuel ? Inventer et réinventer pour éclairer de nouveaux territoires ? Proposer d'autres rapports au monde oui mais à quel prix ? Le monde bouge et nous devons bouger avec lui ! ; Oui ! mais sans déroger aux règles du bon sens, c'est-à-dire d'une certaine idée de la culture basée sur sa richesse et sa diversité.

De nos jours, le flagrant délit de l'inaction est la parole ; Je veux dire qu'il faudrait nous reposer la question de ce que signifie agir aujourd'hui. Est-ce de l'action que d'être présent à une réunion et prendre la parole ? Est ce que cela est suffisant aujourd'hui ? N'est-ce pas de la suffisance de se satisfaire de la prise de parole ? La parole en période de crise joue le rôle d'un dieu qui n'est qu'une gigantesque farce.

Je suis parfois surpris de l'analyse de certains qui font preuve d'une clairvoyance à toute épreuve, qui suggèrent par exemple qu'à partir du contexte actuel nous aurions tout intérêt à nous orienter vers l'élargissement de notre champ d'action : aller rencontrer les postiers à la poste et leur créer du lien, du sens humain, retourner dans les zones inaccessibles ou abandonnées pour re-insuffler à la population le sentiment d'être l'objet de toutes les attentions. Les agents sociaux-chorégraphiques sur le terrain pour palier aux problèmes de l'éducation et des politiques sociales écrasantes et inégalitaires. Pourquoi pas ? ! Quand bien même en serions-nous capables il faudrait alors s'inscrire dans le cadre d'une volonté politique d'envergure sollicitant d'autres secteurs en plus de celui de la culture, avec une ligne budgétaire à la hauteur de l'enjeu ! En vérité, nous sommes dans le dépassement, c'est comme si nous devions aller plus vite, être à l'avant-garde devant les murailles que dresse le pouvoir, sortir le nez de l'eau quelle que soit la soupe dans laquelle on baigne. Ne faut-il pas être prudent dans la délimitation de nos champs d'action ? Ne doit-on pas plutôt nous battre aussi sur d'autres territoires abandonnés pour lesquels il faut bien le dire certains ont été considérés indésirables par leurs Pères ; celui de l'espace du théâtre par exemple. **Le théâtre comme lieu emblématique d'un retour à l'engagement artistique, lieu évocateur d'une situation particulière vis-à-vis du pouvoir politique. En matière de culture, se battre en lieu et place du théâtre c'est déjà être sur le terrain de l'oppresseur potentiel. C'est être à l'avant-garde. Nous voyons bien que les postes clés pour accéder au théâtre sont souvent très bien gardés et leur directeur maintenu poings liés.**

Notre aspiration à l'élaboration d'un monde plus cultivé est bousculée, malmenée par le pouvoir politique, notre inspiration doit en contrepartie s'inscrire dans le souffle commun d'un positionnement politique fort.

Nous sentons aujourd'hui l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Cette sensation nous pousse à faire un choix. La période de campagne électorale qui s'annonce en 2007 est une motivation supplémentaire dans le calendrier pour voir que notre initiative commune (Les confluences) peut agir en d'autres lieux que le seul champs chorégraphique et des commodités qui s'y rattachent. C'est du devenir de nos corps et de nos esprits dont il s'agit. Souvent est apparue la problématique de l'union de nos différences, de la cohabitation de nos identités singulières, parce que dans la dynamique de l'union ou de la parole commune, celles-ci risqueraient de se diluer. Il est tout à fait surprenant que nous ne soyons pas encore capable de résoudre ce phénomène : le mythe de la dilution.

Parce qu'il est certainement important de trouver une issue, il semble se dessiner la mise en place de rencontres mensuelles des différents acteurs chorégraphiques dans un espace studio où la danse reviendrait au centre de notre action. Souhaitons à cette initiative une longue et retentissante existence.

En conclusion et pour répondre à une autre question : ce que j'aimerais faire ? C'est certainement participer à la construction d'un avenir où le sens de l'engagement irait vers une définition partagée de nos utopies, sans déplacer la singularité de nos personnes. Autrement dit que l'individu trouve sa part intelligente dans la construction de la collectivité, qu'il puisse l'alimenter de ses compétences et de son expérience. **L'union est l'aboutissement d'un cycle propre à l'individu qui trouve son sens dans la résolution de faits liés à l'adversité grandissante du pouvoir. À terme, l'union permettra de retourner à l'individu.**

Jean-Jacques Sanchez

Courrier

Par Joëlle Le Marec

Directrice du laboratoire "Communication, Culture et Société" JE 2419

<http://c2so.ens-lsh.fr> et <http://infocom.ens-lsh.fr>

Nous sommes enseignants et chercheurs en sciences humaines et sociales.

Notre activité consiste à tenter de comprendre les faits sociaux, leur articulation avec les enjeux politiques, leur épaisseur historique, leurs manifestations contemporaines. Nous sommes aussi parents, enseignants en charge de la transmission des connaissances, des valeurs et du patrimoine culturel aux générations qui nous succèdent.

En charge aussi et surtout de la construction d'un esprit critique s'appuyant sur les acquis d'une culture du questionnement héritée du siècle des Lumières qui a fondé nos démocraties.

Nous sommes les témoins du mouvement de contestation des étudiants et lycéens contre le CPE et plus largement contre le projet de loi pour l'égalité des chances.

Il est impossible de rester extérieurs à cette crise.

Celle-ci secoue en réalité la société française depuis de nombreuses années, et atteint un paroxysme à l'occasion de différents phénomènes qu'il s'agit de comprendre ensemble : réformisme compulsif des institutions, loi sur le droit d'auteur dans la société de l'information (DADVSI), projet de dépistage précoce des troubles du comportement chez l'enfant, et loi pour l'égalité des chances et notamment pour le contrat première embauche. Ce n'est pas faire des amalgames que de signaler les liens organiques entre ces réformes. Une rhétorique monotone et uniforme de légitimation atteste de leur parenté idéologique : il s'agit de « débloquer la société », de « rattraper un retard », de s'adapter à la « réalité d'un monde qui change », d'« accroître la compétitivité », etc.

Le refus du CPE, après celui de la constitution européenne, est l'indicateur qu'une autre lecture du monde est faite par les acteurs sociaux. Ceux-ci ne vivent pas naïvement dans un monde d'illusions, tandis les hommes politiques seraient, eux, dans la réalité vraie du monde[1]. On a affaire à différentes lectures du monde, sous-tendues par des rapports de domination dont certains vont profiter et que d'autres vont subir. Certains chercheurs, nous-mêmes dans nos propres enquêtes, faisons le constat d'une souffrance sociale croissante dans le monde du travail, et d'une menace sur les relations de confiance qui structurent le lien aux institutions. Dans ce contexte, au nom des connaissances que nous produisons - lesquelles ne se réduisent pas à des visions fonctionnelles et économistes de la société - nous ne pouvons que comprendre le mouvement de contestation du CPE, et y adhérer.

Contrairement aux apparences, les lycéens et étudiants ne luttent pas contre les institutions républicaines : ils sont parmi les seuls à y croire encore suffisamment pour faire le sacrifice de leurs propres intérêts dans leurs modes d'action. Leur rapport à la politique est plus authentique et plus fort que celui des élus, ministres, syndicalistes et autres professionnels et experts de la politique. C'est pourquoi il est de notre devoir de parents, de professeurs, de proviseurs, de directeurs d'établissements, de prendre des positions claires contre cette loi. Rappelons que la conférence des présidents d'université (CPU) et le Conseil National de l'Enseignement Supérieur et de la recherche (CNESER), ont demandé officiellement le retrait de cette loi. Il faut suivre ces exemples. Rappelons également que plus de 3000 chercheurs et professionnels de la culture et des médias ont lancé un appel à la désobéissance civile contre la loi DADVSI, qui est de fait inapplicable pour qui veut faire correctement son métier d'enseignant ou de professionnel de la culture.

Nous sommes convaincus qu'une grande partie des enseignants et des responsables éducatifs ressentent au quotidien, le travail de sape inouï qui est mis en œuvre depuis quelques années contre les mécanismes de transmission des connaissances et des valeurs, de préservation des principes de solidarité, de compensation des inégalités. Mais tous, universitaires enseignants, nous restons étonnement passifs, paralysés par des principes légalistes que ne respecte guère la sphère politique. Celle-ci affiche quotidiennement son cynisme et son mépris de l'intérêt général : le ministre de l'éducation nationale ordonne le recours à la force pour stopper le mouvement lycéen.

C'est au nom du sens des responsabilités que nous devons prendre la parole et dénoncer cette attitude irresponsable.

Nous avons le devoir de demander, où que nous soyons, le retrait de la loi pour l'égalité des chances.

Nous avons le devoir, bien au-delà de cette contestation, d'inventer avec les jeunes de nouvelles formes d'implication dans la vie publique qui concrétisent réellement les valeurs que nous sommes supposés porter au sein des institutions dont nous avons nous-mêmes hérité.

[1] Villepin le 16 mars « moi je suis dans le réel ! Les Français, les médias, sont dans le virtuel » (Le Monde du 30 mars 2006 p. 26).

Info : Le corps de la musique dans le jeu de l'improvisation

Du 17 au 21 avril 2006 de 10h à 14h au Studio Kelemenis.

Jean-Jacques Sanchez souhaite expérimenter la combinaison des différentes musicalités, corporelles, instrumentales, spatiales...

À partir des exercices spécifiques, Il s'agira de "mettre en alerte" nos sens et de considérer les champs d'inspiration qu'ils offrent. Il sera question de s'appuyer sur une perception musicale prédominante, voir ce qu'elle induit dans la construction collective.

Stage destiné aux professionnels danseurs, comédiens, musiciens et circassiens

Intervenant : Jean-Jacques Sanchez

En présence de deux musiciens : Christophe Rodomisto et Lucas Ciavatta

Les Confluences - deuxième mouvement

Danseurs, chorégraphes et musiciens croisent leurs terrains d'expériences.

Ouverture publique le 6 juillet au « Théâtres Acrobatiques » à Marseille.

Les confluences en ligne sur : <http://www.ladanse.com/confluences/>

lesconfluences@yahoo.fr

Remerciements à nos rédacteurs occasionnels : Christophe Haleb, Eric Larrondo, Christophe Leblay, Laurent Poutrel, Gino Rayazone, Camille Rochweg, Thierry Thieu-Niang, Fred Werlé, ainsi qu'à Philippe Madala, Ana Gabriela Da Conceicao, Repronet - Impression. Contact « Des Corps et Conjonctures » Jean-Jacques Sanchez : laza.m@wanadoo.fr

Les numéros de « Des Corps et Conjonctures » sont téléchargeables sur le site
<http://www.trans-sud-amerique.com/corps/>

Réactions et contributions en ligne à cette même adresse.